



LE DERNIER MESSAGE

MCGREGOR :

« J'ai eu une enfance assez particulière. Pendant la guerre mon père était officier dans la marine sud-africaine. Tout jeune, j'ai donc été hébergé chez une tante professeur de piano au Cap. Au début, elle ne voulait rien me montrer sur l'instrument avant que j'aie appris à lire, et puis un jour elle m'a entendu jouer d'oreille des chansons populaires et des complaintes, et même dans toutes les tonalités. Instinctivement je savais transposer. Alors la tante a pensé que j'étais doué pour la musique, elle m'a pris en main pour que je ne commence pas à attraper de mauvaises habitudes. Et j'ai commencé très jeune à jouer Bach, Mozart, Beethoven... La guerre terminée, j'avais neuf ans. Mon père a été nommé instituteur dans une mission évangélique au Transkei, une province à l'Est de l'Afrique du Sud. En pleine brousse, et là, en plus de la musique d'église, j'ai été confronté au paysage sonore africain. Du fait que nous appartenions à une mission religieuse, il était naturel d'être au contact des Noirs, de l'Afrique profonde ! et les gens que je rencontrais avaient tous un sens musical aigu et une riche culture musicale, j'écoutais leurs musiques, des musiques très diverses. J'essayais de traduire sur le piano ce que j'entendais, tout cela s'est ajouté à Bach et Beethoven. De sorte que lorsque j'ai entendu pour la première fois à la radio la musique de Fats Waller et de Duke Ellington, cette façon de phraser du jazz n'a été qu'une expérience de plus. On peut dire que le jazz s'est tout naturellement intégré à mon univers musical déjà très varié... Plus tard, je suis allé compléter mon éducation musicale au Cap, je suis entré au conservatoire, mais j'ai tout de suite gravité autour des endroits où l'on jouait du jazz, et ma musique a dérivé vers le jazz. Au conservatoire ma formation a été tout à fait traditionnelle... enfin d'un point de vue occidental. Je n'y ai pas appris à jouer du jazz, mais les enseignants du conservatoire étaient conscients de l'importance de cette musique. Le Conservatoire du Cap était d'ailleurs un des rares lieux ouverts aussi bien aux Noirs qu'aux Blancs. Cette école a été l'un des derniers bastions à résister à l'apartheid et à l'intimidation de l'administration. Comme travail de fin d'études au conservatoire, j'ai même pu préparer une œuvre pour big band mixte. Le conservatoire a mis une salle à notre disposition pour répéter chaque week-end. Parallèlement, j'ai vite trouvé le chemin des townships noirs. J'y ai rencontré de merveilleux musiciens, leur musique m'a passionné tout de suite, je les ai d'abord écoutés, et puis je me suis débrouillé pour travailler avec eux. J'étais en pleine exploration, je me cherchais moi-même.

OUVERT AUX NOIRS Outre les *Blue Notes*, formé en 1962, j'avais fondé un big band en 1963. Un big band mixte bien sûr, et nous avons joué dans des festivals, nous avons fait une espèce de mini-tournée dans les townships, dont Soweto. Et puis nous avons fait un concert dans le quartier blanc de Johannesburg, mais également ouvert aux Noirs. A cette époque-là, même si c'était un peu difficile, on finissait par trouver un directeur de salle qui accepte un orchestre mixte. Nous représentions une espèce de symbole pour les gens hostiles à l'apartheid, notre public était assez mixte, plutôt noir peut-être, mais il ne faut pas oublier qu'en Afrique du Sud les Noirs sont majoritaires. On peut donc dire que, sur ce plan, notre auditoire était le reflet

Avant que la lutte anti-apartheid ne devienne à la mode, il avait inventé en noir et blanc les Blue Notes et la Brotherhood of Breath, du sud de l'Afrique au sud-ouest français. Remember Chris McGregor...

réel de la société sud-africaine. Nous avons également reçu un large appui des métis de souche indienne – notre promoteur était lui-même un métis indien.

CONTRIBUTION PÉDAGOGIQUE En fait, toute fraternisation entre Noirs et Blancs était très chargée. Par exemple il fallait déployer beaucoup de ruse et d'énergie simplement pour boire une tasse de thé ensemble. Nous avions de ce fait un mode de vie plutôt bohème, nous changions souvent d'endroit, on s'appuyait sur un réseau d'amis sûrs, en marge de la « bonne société ». Je me rappelle qu'un jour nous venions d'enregistrer une bande au conservatoire ; nous décidions d'aller l'écouter chez un ami qui possédait un magnétophone. Naturellement notre groupe se composait de Noirs et de Blancs, nous montons chez cet ami avec nos instruments sous le bras. Mais à peine installés deux voitures de police viennent se ranger en bas de la rue et les policiers se ruent vers l'appartement où nous étions. Les voisins avaient appelé la police, pas à cause du bruit, mais simplement en raison du mélange de races. Nous avons été interrogés par la police pendant plusieurs heures. Ils ont écouté la bande parce qu'ils croyaient que nous étions en train d'enregistrer des messages destinés à l'Union Soviétique ! Ça peut sembler drôle, mais eux ils ne plaisantaient pas du tout... Après de longues palabres, et l'audition intégrale de la bande, les flics se sont rendu compte que nous faisions vraiment de la musique. Alors je me souviens que j'ai été convoqué chez le capitaine de police qui m'a sermonné mais qui m'a aussi félicité pour ma « contribution pédagogique ». Selon sa compréhension des choses, j'étais en train d'enseigner la musique aux Noirs ! Il m'a donc dit que je faisais une bonne action en leur apprenant la musique, mais qu'à l'avenir je devrais me montrer plus discret et éviter toute cohabitation ostensible ! Autre chose : il m'était impossible en tant que Blanc de reconduire des musiciens Noirs en voiture dans leur township après un concert. En fait, nous étions toujours dans la clandestinité, nous ne savions jamais à l'avance où dormir, où manger, et bien sûr où jouer. A la fin cela use.

PLEINS D'ESPOIRS Après deux ans de tournées difficiles en Afrique du Sud, lorsque nous sommes arrivés en Europe avec les *Blue Notes* en 1964, nous étions pleins d'espoir. Mais nos difficultés sont venues de ce que nous ignorions tout des mécanismes du show-business en Europe. On a quand même pu saisir quelques occasions que l'on n'a pas trop mal exploitées. Il y avait de prestigieux musiciens : Johnny Dyani à la basse, Mongezi Feza à la trompette, Dudu Pukwana à l'alto, Louis Moholo à la batterie et Nkele Moyake au ténor, qui n'est resté avec nous que la première année.

ARCHIE LUCIDE J'ai connu Archie Shepp en 67, il était venu jouer à Londres et j'étais là avec les *Blue Notes*. On travaillait au Ronnie Scott et Archie est venu avec un très bon groupe – il y avait Jimmy Garrison, Grachan Moncur, Roswell Rudd et Beaver Harris. Il s'est présenté un après-midi au club pour répéter, mais nous nous

étions déjà installés, également pour répéter. Je connaissais déjà Shepp par sa musique, par ses écrits ou ses propos, mais c'est comme ça que nous avons fait connaissance. Evidemment Archie fait figure de pionnier pour nous, il parlait avec une telle lucidité de la situation de la musique noire aux Etats-Unis – naturellement on voyait pas mal de similitudes et de parallèles avec la situation en Afrique du Sud que nous venions de quitter. Outre ses immenses qualités de musicien, Shepp est un authentique intellectuel qui analyse toujours les choses avec beaucoup de finesse.

LA VIOLENCE OFFICIELLE Aujourd'hui, la situation a certes évolué en Afrique du Sud, mais pas assez, je suis porté à dire que tout a changé mais rien n'a changé. Il y a toujours 80 %, ou plus, de gens qui ne sont pas maîtres de leur destin. Mais ça évolue tous les jours, et on remarque dans toutes les couches de la société que les gens s'attendent à des changements rapides. C'est ce qui m'a le plus frappé lors de mon dernier séjour en Afrique du Sud, il y a deux ans, et ça pour moi c'était neuf. En 1970, les gens pensaient que les choses allaient rester en l'état. Maintenant tout le monde sait que le changement est inéluctable, même la classe au pouvoir est consciente de la nécessité de changements radicaux... Politiquement les Européens sont très arriérés, ils ont perdu l'habitude des conflits durs, ils n'ont pas l'air d'attendre de changements radicaux pour eux-mêmes. Malgré votre démocratie, il y a des choses qui devraient changer en Europe, or les Européens ont l'air un peu assoupis sur le front des luttes, pas seulement pour leur position vis-à-vis de l'Afrique du Sud, mais pour eux-mêmes, pour leur vide. Les choses qui vont provoquer le changement en Afrique du Sud vont entraîner les changements en Europe et en Amérique. Une chose assez frappante c'est qu'en Afrique du Sud les esprits sont beaucoup plus conscients de la forme que doit revêtir le changement, on discute beaucoup là-dessus, on propose des solutions concrètes. D'une certaine manière – ça peut paraître drôle à dire mais je ne plaisante pas – les Sud-Africains sont plus nombreux à se situer à l'avant-garde en matière politique. Finalement, en Afrique du Sud, il n'y a qu'une toute petite portion de réactionnaires, ils sont aux postes clés, ils sont bien armés, ils ont une mentalité précoloniale, ils n'hésitent pas à utiliser la brutalité – d'une certaine manière ils sont aux abois. Mais les Sud-Africains sont entraînés à faire face à la violence officielle, ils ne sont pas terrorisés par les méthodes policières. Ici en Europe les gens paraissent assez mal préparés à ce genre de résistance.

MANDELA PRIX NOBEL L'élection du Dalaï-Lama au Prix Nobel de la Paix, je la comprends très bien. Les Tibétains ont été opprimés, décimés. Moi-même, je suis de tendance bouddhiste en matière de religion et je suis heureux du choix de leur chef spirituel pour le prix Nobel. Mais l'année prochaine j'espère bien que c'est Mandela qui aura le prix. Dans les années 50, c'était sans doute le personnage le plus actif contre l'apartheid, c'était l'une des seules têtes politiques à nous laisser entrevoir qu'une solution était possible en Afrique du Sud et à oser le dire publiquement. Il a été un inspirateur pour nous tous, j'ai une grande amitié pour lui. **Propos recueillis par Christian Béthune.**